

Annik Houel : *Le roman d'amour et sa lectrice. Une si longue passion. L'exemple Harlequin*

Marie-José des Rivières

Volume 10, Number 2, 1997

Territoires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057955ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057955ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

des Rivières, M.-J. (1997). Review of [Annik Houel : *Le roman d'amour et sa lectrice. Une si longue passion. L'exemple Harlequin*]. *Recherches féministes*, 10(2), 247–248. <https://doi.org/10.7202/057955ar>

**Annik Houel** : *Le roman d'amour et sa lectrice. Une si longue passion. L'exemple Harlequin*. Paris/Montréal, L'Harmattan, collection «Bibliothèque du féminisme», 1997, 159 p.

Qu'on les aime ou pas, on sait à quel point les romans Harlequin connaissent le succès, et ce, dans le monde entier.

Annik Houel démontre, dans la première partie de son essai, que cette littérature populaire s'inscrit dans une longue tradition de l'écrit d'amour, inaugurée par les femmes poètes du Moyen Âge. Elle présente les *trobairitz*, grandes dames de la poésie courtoise dont la présence illustre déjà, du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, les rapports difficiles entre la littérature et les femmes ainsi que les assauts de misogynie que peut déclencher leur écriture. Ces vingt femmes troubadours, toutes aristocrates, évoquent dans leurs poèmes la pratique de l'essai d'une domination (*asag*), où la femme, en position de sujet, soumet l'homme à son désir.

À la fin du Moyen Âge, les droits des femmes se réduisent, aussi n'est-il pas étonnant que leurs écrits témoignent d'une volonté d'analyser leur situation, soit leur assignation à l'espace du privé. «La spécificité des thèmes qui supportent leur écriture, celui de l'amour notamment, se comprend à la lumière de l'assujettissement des femmes» (p. 148).

Cet historique rattache le roman d'amour à la grande tradition du roman sentimental qui a produit des chefs-d'œuvre comme *Tristan et Iseut* ou *Manon Lescaut*. Houel y pose *La princesse de Clèves*, de M<sup>me</sup> de La Fayette, comme le premier d'une longue série de romans féminins qui ont pour thème l'amour et «l'amant idéal, rêvé, en opposition à un mari trop réel dans sa violence légalement autorisée» (p. 149). L'auteure illustre ensuite la mise à l'écart des écrivaines, au début du XX<sup>e</sup> siècle, la réduction du roman féminin au «roman d'amour» enfin le mépris du roman sentimental, relégué dans la catégorie des romans de gare et de supermarché.

Dans la deuxième partie de son essai, Houel souhaite que les romans sentimentaux soient considérés comme des romans sociaux que l'on puisse analyser en fait de rapports sociaux de sexe : «céder au plaisir de la lecture n'est pas forcément consentir aux stéréotypes qu'elle propose et qu'il s'agisse du roman Harlequin ou de toute œuvre de fiction, le recours à la fantasmatisation pourrait même être considéré comme une échappatoire à l'ordre sexuel dominant par exemple» (p. 92-93). Mais alors que l'amour paraissait aux écrivaines d'autrefois comme une issue, face à leur lieu d'exploitation, Annik Houel se demande si le roman rose d'aujourd'hui a gardé cet aspect subversif. Est-il encore un lieu d'insoumission ou conduit-il à accepter, dans une soumission inconsciente, des rapports encore inégaux entre les sexes?

Houel rejette cependant les discours traditionnels suspicieux des éducateurs et des moralistes de tout temps qui s'inquiètent de la capacité des femmes à choisir leurs lectures et à en contrôler les effets. Elle se méfie aussi des critiques littéraires, parfois féministes, qui prennent le relais de ces discours élitistes et font ainsi le jeu d'une certaine misogynie.

C'est surtout d'un point de vue de psychologue sociale qu'elle aborde les romans Harlequin. Elle troque, dans ces textes, l'illusion d'un amour qui, pour être parfait, doit inclure des composantes archaïques, allant jusqu'aux racines d'une relation rêvée : la relation mère-fille (p. 146). Houel situe donc le roman

Harlequin comme tout roman du côté des jardins secrets qui permettent à la lectrice de retrouver des éléments de sa vie fantasmagique. Elle écrit enfin que ce roman, aux motifs simples et répétitifs, joue un peu le même rôle que le conte de fées dont Bruno Bettelheim dit qu'il permet «d'apporter et de dépasser le conflit, de réduire les frustrations» (p. 136). Au-delà de son apparente modernité, le roman Harlequin continuerait de répondre, en partie, à l'insatisfaction féminine.

*Le roman d'amour et sa lectrice* se situe dans une tradition récente de critiques littéraires qui, depuis vingt ans, s'intéressent aux pratiques de lecture du roman sentimental et à l'analyse des représentations collectives que l'on y trouve. Cette approche critique, qui s'intéresse à la lecture féminine comme pratique culturelle de grande consommation, contribue à une certaine subversion d'un canon traditionnel, c'est-à-dire à la reconnaissance de la littérature sentimentale comme objet légitime de l'investigation scientifique. Plusieurs critiques de France, des États-Unis ou du Québec démontrent ainsi que les systèmes d'écart et de hiérarchie des genres – correspondant à des hiérarchies de publics – commencent à être ébranlés et que le roman d'amour est en passe de sortir de certains ghettos où l'on a tenté de l'enfermer.

*Marie-José des Rivières*  
*Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ)*  
*et Groupe de recherche multidisciplinaire féministe (GREMF)*  
*Université Laval*

**Marie-Andrée Roy** : *Les ouvrières de l'Église. Sociologie de l'affirmation des femmes dans l'Église*. Montréal, Médiaspaul, 1996, 420 p.

Les femmes ont constitué et constituent encore aujourd'hui le principal contingent de ressources humaines dans les différents champs d'activité au sein des Églises, que ce soit le domaine charitable et le secteur éducatif, ou plus précisément le travail pastoral et la mission apostolique (Bélangier 1988). Pourtant, la controverse actuelle suscitée par le ministère sacerdotal des femmes dans certaines Églises, anglicane et catholique en particulier, pose la question de la reconnaissance du rôle des femmes dans les communautés confessionnelles au-delà des activités quotidiennes. À la faveur du mouvement des intervenantes et théologiennes féministes des années 70, les représentations traditionnelles de la place des femmes au sein des Églises sont fortement ébranlées, d'autant plus que le personnel ecclésiastique masculin affiche une baisse d'effectifs dramatique pour l'institution.

L'étude de Marie-Andrée Roy, *Les ouvrières de l'Église. Sociologie de l'affirmation des femmes dans l'Église*, s'inscrit dans le mouvement actuel des agentes et des agents de pastorale des Églises, préoccupés par le peu d'engagement des fidèles et désireux d'asseoir leurs actions dans les transformations de cette fin de siècle. Elle se situe plus particulièrement dans le prolongement des interrogations des sociologues et des théologiennes féministes qui revendiquent une reconnaissance de la place et du rôle des femmes au sein de l'Église.

Elle-même activement engagée dans la réflexion, la bachelière en théologie de l'Université de Montréal participe en 1976 à la création de la